

Jean-Christophe et Romain Rolland

par Jean-François Counillon

Extraits

Pourquoi *Jean-Christophe* plutôt que *L'Âme enchantée* ou *Le Voyage intérieur* ? Peut-être est-ce parce que *Jean-Christophe* connaît apparemment une certaine éclipse. Non pas un véritable oubli, évidemment. Mais n'est-ce pas une espèce de loi : après leur mort, les grands écrivains souffrent d'une sorte de désaffection. Le temps apporte sa cargaison de nouveautés, qui sollicitent notre attention. Ce n'est qu'après un demi-siècle environ que l'auteur, dont le nom avait pâli dans nos mémoires, refait surface, parce que, justement, on découvre alors qu'il était un grand auteur, c'est-à-dire qu'il proposait aux lecteurs des pensées qui ne sont pas fugaces, comme l'est le temps lui-même, des idées qu'on peut qualifier de prophétiques. Je veux dire des idées qui ne nourrissent que très lentement les consciences. Les vérités éternelles ne sont-elles pas toujours à redécouvrir ?

C'est très exactement le cas de Romain Rolland et de son roman *Jean-Christophe*.

Romain Rolland est, en effet, un auteur, c'est-à-dire bien plus qu'un écrivain. Ne pourrait-on pas définir un auteur : celui qui, par ses œuvres, livre au public des vues nouvelles, des idées porteuses de richesses insoupçonnées au moment de leur dévoilement, celui qui augmente (selon l'étymologie) la faculté d'appréhension des vérités, qui accroît l'acuité de l'intelligence, qui éveille la conscience des hommes. Et je pense que Romain Rolland est, de fait, bien tel [...]

Il ne faudrait toutefois pas lire *Jean-Christophe* dans un esprit exclusivement littéraire, sous prétexte que c'est un roman. Nous ne ferions que le mutiler, car l'esprit qui a présidé à son élaboration est à la fois celui d'un historien et d'un

sociologue, sans oublier, quand même, le travail psychologique sérieux qu'exigent les portraits des nombreux personnages qui peuplent l'œuvre [...]

Ce roman est en quelque sorte une projection de l'auteur ; on y retrouve certains éléments de la vie de Romain Rolland sans que, pour autant, on puisse en faire un ouvrage autobiographique. Christophe y incarne fondamentalement la vigueur, la force aussi bien physique que morale, la solidité du corps qui manquait à Romain Rolland, et surtout une volonté toujours active et présente [...]

En fait, Romain Rolland, à travers Christophe, recherche une vraie foi en dehors de tout dogme et de toute église. N'avait-il pas écrit dans ses *Mémoires* : « *L'illumination musicale se fit en 1883... Avril 1883 : je doutais. Quelques tierces mineures (Ruines d'Athènes) m'ont rendu la foi* ». Et un peu plus loin, on peut lire : « *Je suis revenu, par Mozart, à la foi. 1884 : et je l'ai abandonnée, par Beethoven et Berlioz. Mais c'était pour une autre foi* ». Cette foi en l'homme, en sa valeur universelle, en l'efficacité de sa raison qui animera Romain Rolland jusqu'à la fin de sa vie. Il n'est que de lire sa correspondance avec Paul Claudel [...]

Christophe vit ainsi une étonnante expérience de « chute en Dieu » qui s'impose à lui. Mais loin de toute institution ecclésiastique, dans l'indifférence au christianisme. Car il vise à s'approprier une foi qui fasse place plus grande à la fois au cœur et à la raison, dans une profonde harmonie. Il y a, chez Christophe, une authentique communion avec le Tout, la recherche constante d'une identification avec la force vitale primitive qui transcende la mort pour s'épanouir dans la succession des générations. On pourrait peut-être suggérer qu'il

s'agit là d'une forme très élaborée du panthéisme (voir Spinoza, auquel Romain Rolland a consacré quelques pages du *Voyage intérieur*, reprises dans *Empédocle d'Agrigente*), une recherche du sacré ou, plutôt, d'une sacralisation de la vie idéale.

Tout au long de *Jean-Christophe*, Romain Rolland, musicien lui aussi, analyse avec précision cette évolution qui va des premières émotions, qu'on ne peut pas qualifier encore de musicales, nées de la découverte des sons, à des sensations plus complexes, enregistrées sauvagement lorsque Christophe se coinçait entre le mur et le piano.

Ce jeune personnage nous donne vraiment l'image d'un génie musical. Ce qui nous autorise, par conséquent, à nous poser la question : comment devient-on un génie ? Le patrimoine génétique contiendrait-il les structures qui, développées, donneraient l'épanouissement du génie proprement dit ? Le génie serait-il inné ? Naîtrait-on génie ?

Cette idée est assez flatteuse, parce qu'elle sous-entend que le génie bénéficie d'un libre décret des dieux. Les puissances célestes ont choisi tel individu pour qu'il soit véritablement un génie. Le génie est enfant des Dieux !

Mais c'est aussi une idée désespérante. Car elle réduit le génie à n'être que le gros lot d'une loterie dont les règles nous échappent. Aucune tricherie n'est possible, aucun accommodement avec les dieux n'est envisageable, je veux dire que quels que soient les comportements de celui qui est destiné à la « génialité », ce dernier ne peut transgresser le destin. La liberté n'est-elle qu'un leurre ? une illusion ? La liberté, pour quoi faire ?

Des exemples nombreux viennent alors à l'esprit. Mozart est-il

prédestiné et sa musique est-elle écrite de toute éternité ? Léonard de Vinci, qu'on le considère comme ingénieur et technicien ou comme peintre, n'a-t-il fait que produire au grand jour ce qui était caché en lui ? Un poète, quel qu'il soit, n'est-il qu'un secrétaire appliqué, transcrivant ce que l'inspiration lui dicte ? Une invention, une découverte, n'est-elle que l'expression de ce qu'il faut bien appeler, dans ce cas, un heureux hasard ?

Le génie n'est-il, cependant, peut-être, comme cela a été dit, qu'une longue patience ? Un travail sérieux, constant, attentif, de tous les instants, aboutit peut-être à une œuvre de valeur exemplaire, à une œuvre géniale. Les manuscrits de Mozart, presque sans ratures, ont vraisemblablement été composés dans la tête de leur auteur avant leur transcription sur le papier. Et si la loi de l'attraction universelle a jailli dans l'esprit de Newton, ce n'est certainement pas la simple perception d'une pomme tombant de son arbre qui peut expliquer la formulation d'une loi générale de mécanique céleste, mais l'aboutissement d'une pensée constamment obsédée de ce problème. La plus belle œuvre de Mozart, la plus accomplie musicalement, est sans doute son *Requiem*, comme le plus sublime de Beethoven s'exprime sans doute dans ses dernières Sonates, dans ses derniers Quatuors, toutes œuvres écrites au terme d'une longue expérience, patiemment construite et entretenue [...]

La découverte de la musique par notre auteur est fort ancienne : Mademoiselle Martin, dans son enfance clamecycoise d'une part et, un peu plus tard, quand il fréquente le lycée Louis-le-Grand et lorsqu'il est élève à l'E.N.S. d'autre part. C'est à cette époque qu'il hante, à proprement parler, les salles de concert en compagnie de Paul Claudel et d'André Suarès, comme nous l'avons vu un peu plus haut. Il écrit dans ses Mémoires : « *Je m'étais gorgé de Berlioz, de Beethoven, de Wagner pendant l'hiver (1883-1884). La révélation beethovénienne était venue après la Septième Symphonie (op. 92) et l'impérial Concerto en mi bémol (op. 73)* » Cette révélation fut, pour lui, définitive. Toute sa vie, il eut un piano pour compagnon, à Clamecy comme à Vézelay, comme

en Suisse. Car la musique n'est-elle pas une langue sacrée ? L'expression d'un véritable sentiment religieux ? On peut lire sous sa plume : « *Ma vraie langue est la musique... C'est elle qui a fait de moi un Weltbürger. Ce n'est pas l'esprit qui est cosmopolite en moi : c'est le cœur* »

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait entrepris ce roman-fleuve, ce « roman musical », construit, semble-t-il, à la manière d'une œuvre musicale, j'entends : développement de thèmes entrelacés selon une esthétique qu'il serait, sans doute, intéressant d'analyser à cet égard [...]

Pourquoi Beethoven ? Deux pôles, en effet, exercent une double attirance sur la pensée de Beethoven, si l'on nous permet ce schématisme : la Raison et le Cœur. La raison construit, édifie, après avoir élaboré à grands traits, alors que le cœur, intuition sensible, adhère à la vie dans sa diversité et sa gloire. Le musicien qui n'est que raison proposera des œuvres froides, formellement et techniquement parfaites, sans doute, mais qui ne révèlent rien sur l'homme. En revanche, le musicien qui n'est que sensibilité risque de ne produire que des œuvres fades, noyées dans les débordements incontrôlés de la sentimentalité. Beethoven, précisément, réussit l'harmonie des deux, dans un équilibre parfois difficilement tenu, mais révélateur de la lutte que ce géant est amené à conduire contre lui-même et contre la résistance que lui opposent la réalité sensible et la matière sonore elle-même.

C'est proprement la situation que connaît Christophe. D'ailleurs, son nom n'est pas choisi au hasard par Romain Rolland, qui connaît bien les textes testamentaires. Et il raconte, à la fin de son roman, la légende, telle qu'il l'entend, ou, du moins, telle qu'il entend l'interpréter, de Saint Christophe : « Saint Christophe a traversé le fleuve. Toute la nuit, il a marché contre le courant. Comme un rocher, son corps aux membres athlétiques émerge au-dessus des eaux. Sur son épaule gauche est l'Enfant, frêle et lourd. Saint Christophe s'appuie sur un pin arraché, qui ploie. Son échine aussi ploie. Ceux qui l'ont vu partir ont dit qu'il n'arriverait point. Et l'ont suivi longtemps leurs railleries et leurs rires.

Puis, la nuit est tombée, et ils se sont lassés. A présent, Christophe est trop loin pour que les cris l'atteignent de ceux restés là-bas. Dans le bruit du torrent, il n'entend que la voix tranquille de l'Enfant, qui tient de son petit poing une mèche crêpue sur le front du géant, et qui répète : « Marche ! » - Il marche, le dos courbé, les yeux droit devant lui, fixés sur la rive obscure, dont les escarpements commencent à blanchir. Soudain, l'angélus tinte, et le troupeau des cloches s'éveille en bondissant. Voici l'aurore nouvelle ! Derrière la falaise, qui dresse sa noire façade, le soleil invisible monte dans un ciel d'or. Christophe, près de tomber, touche enfin à la rive. Et il dit à l'Enfant - « Nous voici arrivés ! Comme tu étais lourd ! Enfant, qui donc es-tu ? » Et l'Enfant dit : « Je suis le jour qui va naître » (p. 593-4).

Christophe représente ainsi LE héros, ce qui fut constamment l'objectif de Romain Rolland : Michel-Ange, Gandhi, Tolstoï, Danton... c'est-à-dire des hommes audacieux, farouchement volontaires, animés du plus haut idéal, le plus souvent contre l'opinion commune : l'universalité de l'homme, qui, quelle que soit sa situation, doit prendre conscience que l'Autre, à côté de lui ou face à lui, ami ou ennemi, est toujours un frère. On comprend que Romain Rolland se soit intéressé à la pensée d'un Gandhi, d'un Tagore..., à la pensée de l'Inde qui exprime un élément important de civilisation, que l'Occident semble ignorer, et c'est bien dommageable ! à savoir une sensibilité intériorisée, maîtresse d'elle-même, fondement de tout progrès, parce que le vrai progrès n'est pas réservé à la seule technique, parce que le vrai progrès ne saurait être extérieur à lui-même ; mais au contraire, lié au développement personnel des valeurs dont l'homme est porteur dans son essence...

Conférence donnée à Clamecy à la Médiathèque François-Mitterrand, le 20 mars 2006, dans le cadre de l'Université du Temps Libre. Nous remercions M. Counillon, professeur à Nevers et Mme Martine Lemaitre, Bibliothécaire, de nous autoriser la reproduction de ces extraits.